

FEUILLETON DU "VIOLON."

LE PIN

Là-bas, au pays que les Pyrénées bordent au sud comme une barrière de marbre bleu, presque toutes les maisons, invariablement tournées vers le soleil, ont près d'elles un arbre tutélaire, tantôt figuier, tantôt pin, tantôt chêne, qui pousse, vénéré près de la porte, et qui, étendant ses lourdes branches sur le toit, semble un grand être de protection gardant la maisonnée des influences néfastes et des esprits pernicieux, qui grouillent, au désir des paysans pensifs, dans les nappes mystérieuses de l'air.

Devant une de ces maisons blanches, qu'habite un laboureur simple nommé Luc Laborde, c'est un pin-parasol immense qui verdoie et qui, se haussant tout d'un jet jusqu'à une altitude de vingt-cinq mètres au-dessus du sol, éploie majestueusement, sous les nuages, l'ombrelle énorme de ses ramures, comme une gigantesque fleur d'hortensia.

Le pin a donné son nom à la maison. Et la demeure des Laborde a reçu l'enseigne: *Au Parasol*. On le voit de tous les points de la commune, et les grands oiseaux qui émigrent en automne daignent parfois faire halte sur lui, car ils se savent en sûreté sur cet arbre hautain dont les branches planent si loin des hommes.

Et le pin a porté bonheur à la maison. Luc Laborde, le jeune héritier encore célibataire, est presque riche, ses champs sont prospères, ses greniers lourds de moissons, ses bestiaux dociles et gras, et jamais, dans sa demeure, aucune maladie contagieuse n'a pénétré, grâce à la vigilance patriarcale du pin, dont les branches purificatrices, incessamment, répandent dans les airs de vagues brassées de parfums.

— Tu as là un fameux arbre ! lui dit un jour Cazade, le charpentier nouvellement installé dans la maison voisine. Je t'en donne cent francs.

Il n'était pas du pays, cet homme. Il parlait français. Venu d'une ville lointaine, il ignorait le respect qu'on doit à l'arbre gardien de la maison. Luc lui pardonna.

— C'est insupportable ! vint lui dire le même charpentier, un an plus tard. Ton pin fait de l'ombre sur mon verger. Tous les pommiers que j'y plante meurt. De plus, les racines de cet arbre ridicule renversent le mur de clôture. Je te préviens, mon garçon, que si tu ne veux pas me le vendre, j'y flanque le feu !

Luc retroussa ses manches, cracha énergiquement dans ses mains, à la manière gasconne, et s'appêta à remettre chez lui, à tour de bras, ce voisin blasphemateur.

Il allait l'abîmer sérieusement, quand une voix très fâchée, oh ! une voix qui entrerait quand même dans les oreilles d'une façon si onctueuse ! cria tout à coup :

— Au secours ! à l'assassin ! il tue mon père !

C'est d'une fille toute rouge et toute courroucée que partait cette voix de flûte.

Et le paysan s'arrêta désarmé, par ces exclamations de manzelle Louise Cazade, sur ces petits cris qui semblaient roses et qui, dans son ouïe habituée au beuglement des bœufs, faisaient une étrange sensation de paroles sucrées.

Un soir de printemps. Le pin-parasol offre à la brise les pousses neuves de ses ramures, pousses si tendres, si menues, qu'on dirait de petits doigtlets verts, essayant d'attrapper au vol les rayons de soleil. Et la brise, sans doute, se sent fort chatouillée par tous ces doigts végétaux, car elle chantonne, au haut du pin, un air joyeux comme un ronron de chatte.

Or, sous le pin, voici qu'une forme de femme, ramassée, au soleil couché, quelques brindilles sèches furtive-

ment, pour allumer le feu sans doute. En bon propriétaire, Luc alla s'enquérir. La femme trembla, toute rouge quand elle le vit arriver.

— Je, je vous demande pardon, balbutia-t-elle. C'était pour... Je vais vous remettre.

C'était la fille du charpentier, cette demoiselle Louise. Elle croyait ne pas être vue sans doute. Et alors elle s'était permis, le feu ne pouvait jamais prendre chez elle. "Voilà, monsieur !" ajouta-t-elle, toute rouge encore, en offrant le contenu de son tablier.

Luc sentit quelque chose d'étrange se passer dans sa poitrine. Les yeux de cette demoiselle luisaient comme deux étoiles levantes.

— Oh ! gardez donc ! dit-il généreusement. Et si vous en voulez encore, tenez, tenez !

Il se courba, lui aussi, et, laborieusement, il ramassa beaucoup de brindilles, qu'il allait déposer, en soufflant comme un fauve, dans le tablier de la voisine.

— Tenez, mademoiselle, tenez !

Mais il tressaillit soudain. Un doigt, un doigt d'elle l'avait touché, oh ! par mégarde ! là, sur la paume de sa main. Et alors, tandis que le pin narquois, qui avait ménagé cette rencontre, frédonnait dans la nuit un vague air goguenard. Luc s'enfuit sans rien dire, comme s'il avait été touché par un fer rouge.

Naturellement, quelques jours après, l'arbre malin les vit se rencontrer sous lui, moins sauvages, et plus convenables. Même un soir où le soleil mourant faisait rougir la cime du vieux pin comme sous un baiser astral, Luc, qui était un gars solide, en somme, osa dire à Melle Louise, qui était fort jolie après tout :

— Je vous aime, mademoiselle

Et cela en français, avec un accent épouvantable, mais avec une telle conviction !

Bref, par-devant le charpentier, l'oreille basse et le bérêt dans les mains, Luc formula un dimanche matin une demande en mariage dans les règles.

— Comment donc ! Mais j'en suis très heureux, mon brave ! répondit le voisin reconcilié, qui connaissait du reste la fortune de Luc.

Puis, tout bas, à l'oreille, avec un clignement d'yeux, c'était une gageure, sans doute :

— Mais, tu sais, à une condition : tu vas me laisser couper ce grand nigaud de pin !

Luc refusa. Le charpentier s'entêta à exiger cette condition absurde. Luc tint bon. Et pourtant, il l'aimait bien cette demoiselle Louise. Mais laisser abattre le pin, le vrai père de leur amour ! jamais !

Et, pendant huit jours, il fit fête au pin et il entoura son pied grandiose d'une crinoline nouvelle, pour que les charretiers en passant ne l'éraflassent point.

O bon pin ! Un ancêtre l'avait planté, il y a des centaines d'années. Et le père, du père de Luc l'avait vu, l'avait soigné, l'avait protégé avec tendresse, comme lui-même l'avait regardé aussi avec orgueil, élever plus haut que les arbres des autres maisons sa tête ambitieuse et souveraine. Et ensuite, depuis quelques ans, un essaim d'abeilles avait élu domicile dans une cavité de son tronc vénérable. Et l'arbre honoré des abeilles est un arbre sacré. Non, jamais !

D'ailleurs, Luc savait à quoi s'en tenir. Il redoutait le pin. Il avait des idées originales à ce propos. Ne connaissait-il pas la légende ? Une fois, un aieul, un Laborde, avait voulu l'abattre, ce pin. Il lui avait porté des coups de cognée, sur une racine renflée et large comme un gros orteil. Et, aussitôt, un bœuf, devenu subitement furieux, s'était rué sur cet ancêtre. Et celui-ci avait eu hâte de grimper sur l'arbre, pour n'être pas assommé. Oui, il savait se venger, le pin. Et, certes, il écraserait la maison dans sa chute, si jamais quelque damné Laborde s'avisait de porter sur lui une main sacrilège.

— Ha ! il est impayable ! ricana le charpentier, lorsque Luc vint lui confier toutes ces superstitions.

Et il ajouta, dédaigneux :

— Mais, mon cher, à aucune condition, maintenant, je ne voudrais vous donner ma fille. Vous êtes trop nigaud !

Luc sentit claquer ses mâchoires. Il s'en retourna. Et un jour, il vit un jeune homme rival entrer, le bérêt bas, lui aussi, chez le père de Louise.

— Dieu vivant ! il va demander sa main ! s'écria Luc.

Et il regarda le pin avec des yeux farouches.

Louise parfois, le soir, quand le vent balbutiait des choses tendres, là-haut, dans le branchage menu de l'arbre parasol, Louise, pensive et pâle, regardait ineffablement vers Luc.

Non ! Luc ne regardait que le pin patriarcal, et il rentrait chez lui en grelottant, comme si la neige lui était tombée dans le cœur. Il ne dormait plus. Il maigrissait. Les terres mal cultivées ne donnaient que des moissons mesquines.

Le jeune homme rival allait toujours chez le charpentier. Un jour, Luc se dit :

— Si c'était vrai, pourtant, que je ne sois qu'un nigaud !

Il maigrit encore. Il devint brutal. Il disait des paroles rudes aux bœufs. Quand la voix de Louise arrivait à son oreille, il tressautait comme s'il avait entendu tonner le canon.

Une nuit, en veillant, il entendit pleurer Louise dans le verger. Une autre fois, eh ! très bien, il y entendit le bruit d'un baiser.

— Ah ! l'autre jeune homme qui sort !

Luc bondit. Il avait les yeux hors de la tête. Il soufflait comme un mistral.

— Voilà ! dit-il en courant chez le charpentier ; coupez-le, si vous voulez ! je vous le donne !

Et il s'affaissa sur une chaise.

Il n'était pas trop tard. Et Louise pleura de joie. Oui, elle serait madame Luc Laborde. Luc aussi pleura.

Le pin ? On l'abattit quelques jours après. Ce fut le charpentier Cazade qui dirigea la besogne. Quatre grandes cordes furent attachées au sommet de l'arbre, et deux hommes, les bras nus, le col déboutonné, le souffle tempétueux, l'attaquèrent horriblement, en acharnant sur lui leurs larges cognées de fer, lancées en cadence.

Luc trembla. Il se tint à cent pas de l'arbre. Et il regarda l'assassinat monstrueux. Il sauta à chaque coup de hache, comme si l'on frappait dans sa chair. L'arbre se tenait toujours droit. Il frissonnait à peine. Et les morceaux de bois qui jaillissaient de ses flancs ouverts, partaient jaunes, partaient saignants, en répandant sur ses meurtriers leur vivifiante odeur résineuse.

Une heure, deux heures, trois heures, les cognées mordirent. L'arbre résistait toujours. Luc, à le voir, suait à grosses gouttes. Oui, il avait vu mourir son père et son grand-père, et un de ses oncles, jamais il n'avait ressenti angoisse semblable.

Tout à coup, l'arbre se plaignit. Ce

fut une clameur confuse d'abord et brève, et presque insaisissable. Mais progressivement, elle s'allongea, se renforça, devint lugubre, fit frissonner d'épouvante. Oh ! l'arbre qui criait ! Luc se boucha les oreilles. Il criait, et, à chaque coup, toute sa masse avait un sursaut funèbre, comme un halètement de mourant. Il criait, il râlait, il penchait déjà.

— Fuyez, fuyez ! exclama Luc. Il va nous broyer tous !

Et il courut, courut instinctivement, ayant peur que l'arbre dans sa chute n'allongât ses branches forcenées comme des pattes élastiques, et n'écrasât dans une étreinte suprême tous les pygmées qui le tuaient. Il courut...

Une longue plainte tout à coup, une plainte dans laquelle on crut entendre l'arrachement d'une âme végétale. Et Luc, terrifié, vit là-bas, le pin vaincu fléchir sur sa base, et, en faisant un grand vent de ses branches éperdues, s'abattre, vertigineux, avec un fracas d'ossatures brisées.

— Eh bien, naïf ! lança le charpentier dans un gros rire, tu vois bien qu'il ne s'est pas vengé !

Et Luc constata avec stupéfaction que la maison et les habitants vivaient encore.

Et le jour de la noce, le pin gisait, les branches rousses et le tronc inerte, aucune catastrophe ne survint non plus.

Et, un an plus tard, quand Luc se trouva père d'une belle poupée rose, dont les regards ingénus semblaient lui faire éclore des étoiles dans le cœur, le cadavre du pin, qui séchait dans le chantier du beau-père n'inter-vint pas davantage.

Mais trois ans après, de puissantes scies avaient découpé le vieil arbre en bonnes poutrelles embaumées, un bruit étrange courut soudain.

Un Espagnol avait apporté le choléra dans le pays. Il y avait déjà trois victimes dans le village.

Luc sentit une sueur d'effroi dans ses cheveux. Où est-il, l'arbre de protection, l'arbre qui chassait, de ses ramées miséricordieuses, les miasmes malfaisants du ciel ?

Un autre cholérique tout près de la maison ! Luc frissonna.

— Mon Dieu, balbutia-t-il, gardez-nous du pin !

Une inspiration ; il courut chez son beau-père

— Donnez-m'en quelques planches, je veux m'en faire un lit ; il nous protégera !

— Je n'en ai plus ! répondit le charpentier. Tiens, vois ce qui me reste.

Luc vit quelques morceaux de bois blanc, avec lesquels Cazade fabriquait une espèce de boîte longue.

— Et vous en faites ? demanda Luc très pâle.

— Tu vois bien : un cercueil.

Luc poussa un grand cri.

Vingt-quatre heures après, on mettait le dernier Laborde dans cette boîte.

— Le choléra, dit le médecin.

Mais on n'en a rien cru, là-bas, dans le pays que les Pyrénées bordent au sud, comme une barrière de marbre bleu.

JEAN RAMEAU.

